Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 2 (1908)

Artikel: Un nouveau prince de la critique
Autor: Rossel, Virgile
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-751153

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Gesetze gibt. Will sie das, dann darf sie allerdings nicht nur die Sinne und den Verstand des Zöglings schulen, dann muss sie in erster Linie sein Gemütsleben zu läutern, zu vertiefen und zu bereichern suchen. Nur was das Herz ergreift, gewinnt bildende Kraft; was den Menschen kalt lässt, ist wertlos und wird bald vergessen. Wie dem Forscher, so muss darum die Freude „aus der Wahrheit Feuerspiegel“ dem Schüler aller Stufen zulächeln; sein Herz soll höher schlagen, wenn die Gebilde der Kunst ihm entgegentreten; Teilnahme für Alle, die Menschenantlitz tragen und Liebe zur Natur müssen ihm eignen. Glühen soll jeder junge Schweizer für Freiheit und Vaterland und die Worte „Im Namen Gottes, des Allmächtigen“, die die Bundesverfassung einleiten, sollen ihm kein leerer Schall bleiben. Und was Kopf und Herz billigen, wird er in Taten umsetzen; er wird das Wissen im Leben aufgehen lassen, „Wissen und Leben“ miteinander verbinden, wie es der Titel unserer Zeitschrift programmatisch fordert.

Möge uns die kommende Schulreform diesem preiswürdigen Ziele näher bringen! Da aber solch köstliche Frucht langsam reift, wollen wir weder zu viel versprechen, noch zu viel erwarten; beide Fehler müssten Enttäuschungen nach sich ziehen und sich bitter rächen.

KÜSNACHT. A. LÜTHI.

□□□

UN NOUVEAU PRINCE DE LA CRITIQUE.

Ce nouveau prince de la critique n'est pas un Prince charmant. Il a énormément d'esprit, il est fort clairvoyant, il semble très instruit de tout ce qui est littérature, mais il a des hardiesses agressives ou de si foncières irrévérences, ou même de si brutales façons, qu'il inquiète les uns, déconcerte les autres et qu'il sème la terreur dans le monde des lettres. Ce n'est plus l'âpre et grave manière de Ferdinand Brunetière, l'insinuante et narquoise méthode de Jules Lemaître, la forte et tumultueuse abondance d'Emile Faguet, la modération prudente et fine de René Doumic, l'ingénieuse et sagace érudition de Georges Pellissier;

c'est autre chose, de plus nerveux, de plus personnel, de plus combattif, et la plume a des éclairs d'épée. Je plains qui n'a pas l'heur d'écrire selon les règles de l'esthétique chère à M. J. Ernest-Charles! Gare aux médiocres qui se poussent et aux arrivés qui reculent! Et, par exemple, tous les industriels de l'art littéraire peuvent être certains de passer un désagréable quart d'heure. M. Ernest-Charles est un sincère. Tant pis si sa sincérité dérange nos admirations ou démolit nos gloires!

La cinquième série de ses Samedis littéraires (1 vol., in-12, E. Sansot et Co., éditeurs, Paris) nous engage à étudier de plus près l'œuvre de celui qui dirige actuellement la revue Le Censeur et qui, par le seul choix de ce titre, a voulu comme se caractériser et prendre attitude. Que M. Ernest-Charles ait le goût du paradoxe, qu'il affiche des sympathies et des antipathies également vives, qu'il ait des indulgences aussi excessives que ses sévérités, qu'il manque un peu d'équité ou seulement de pondération, qu'il se laisse aller trop facilement au plaisir d'outrer ses jugements, qu'il y ait de l'exaltation dans ses éloges et de la volupté dans ses éreintements, et moins d'exaltation là qu'ici de volupté, qu'il montre quelque chauvinisme dans son culte de la langue française, que son amour de notre doux et limpide idiome ne l'empêche pas d'égratigner, pour cette seule raison qu'ils sont Belges et Suisses, des écrivains qui s'efforcent cependant d'étendre l'empire du français, il serait, j'en suis sûr, le premier à en convenir. C'est un tempérament vigoureux et passionné, qui se livre et s'excite alors que tant d'autres se surveillent et se retiennent. Prenons-le tel qu'il est! Etre soi-même, tout est là pour un écrivain. M. Ernest-Charles l'est plus que tout autre.

J'aimerais analyser quelques-unes des études réunies dans ses Samedis littéraires, pour faire voir sous ses faces les plus intéressantes et les plus originales le talent de M. Ernest-Charles. Et d'abord, un mot sur l'avant-propos de sa cinquième série de Samedis!

Il constate sans regret, qu'à l'heure présente, „toutes les aspirations et toutes les idées se heurtent confusément". Pour lui, cette confusion est féconde, car, „s'il n'existe pas d'écoles et si l'on ne compte que de faibles groupements littéraires, un mouvement général, conscient à peine, se produit, qui entraîne les

écrivains à vouloir maintenir, de propos délibéré, à la littérature française son influence universelle, donc à écrire les œuvres, à exprimer par elles les pensées et les sentiments les plus favorables à cette universalité d'influence". M. Ernest-Charles affirme, avec une généreuse confiance. J'ai bien peur que la moderne littérature française ne joue pas le rôle qu'il lui attribue. Pourquoi ne le joue-t-elle point? Parce qu'elle n'est plus traversée par aucun de ces grands courants qui firent sa force et sa gloire dans le passé. Le dilettantisme y règne en maître. Mais n'appuyons pas! Où M. Ernest-Charles a pleinement raison, en revanche, c'est lorsqu'il s'écrie, sur un ton de condamnation: „Aujourd'hui, on reste trop purement littérateur". Effectivement, la mode est de ne chercher „la littérature que dans les formes littéraires du poème, du roman, du théâtre". Les philosophes, les moralistes, les historiens en sont comme exclus; avouons qu'ils s'en excluent un peu eux-mêmes. Cela est déplorable, puisque „les œuvres historiques, les essais sont bien mieux dans la tradition de notre génie national". Néanmoins, on aperçoit, dans les lettres contemporaines, une tendance, encore timide, à s'orienter vers autre chose que la littérature d'imagination. Les Français reconnaissent et manifestent de nouveau leur aptitude essentielle, qui est d'humaniser ou d'universaliser la substance de leur génie grâce au merveilleux instrument de leur langue. Est-ce l'avril d'un printemps d'influence qui nous sourit, après l'hiver du dernier quart de siècle? M. Ernest-Charles le croit fermement. Nous l'espérons.

La cinquième série des Samedis littéraires s'ouvre par une élégante, spirituelle et cruelle exécution de Frédéric Bastiat. Un estimable savant de province a composé, pour cet économiste fort oublié, une biographie que l'Académie des Sciences a couronnée. M. Ernest-Charles enrage de ce qu'on prétende donner à ce vulgarisateur aimable la figure d'un précurseur et d'un créateur. „On ne le saura jamais assez, raille-t-il; aussitôt que Frédéric Bastiat fut âgé de 19 ans, il tint le libre-échange pour une vérité scientifiquement démontrée. Il fut un libre-échangiste précoce. Cela fit sa force. Cela peut constituer aujourd'hui sa faiblesse. Après 1840, Bastiat fut presque une grande influence. Il fut, en tout cas, presque un grand nom. Qu'est-il aujourd'hui? Il règne encore sur le cerveau de M. Frédéric Passy. Et, cela

mis à part, il n'est plus qu'un nom de rue, ou un nom d'académicien, d'académicien des Sciences morales. Prospérité singulière d'une gloire rapide, puis, décadence, décadence, décadence. Avez-vous lu Bastiat"? Cette interrogation divertissante vaut dix pages d'ironie. „Avez-vous lu Bastiat"? Non, ou, si vous l'avez lu, il y a si longtemps que

Ma foi, s'il m'en souvient,
il ne m'en souvient guère.

„Mais il reste, poursuit M. Ernest-Charles, il doit rester comme un type social, un type excellent, un type complet, un type charmant. Il fut bourgeois. Il fut provincial. Il fut libéral. Il fut économiste dans la mesure où il voulut être moderne, ou moderne dans la mesure où il voulut être économiste. Il fut stupéfait de la révolution de 1848, qu'il n'annonçait pas dans ses livres; mais il n'en voulut pas à la révolution de 1848 de ne pas l'avoir prévue et il l'accueillit d'un cœur généreux. En outre, il fut littérateur — le littérateur de l'économie politique — et il imita Voltaire comme on pouvait l'imiter durant le règne de Louis-Philippe dans le département des Landes . . . Au fond, Bastiat fut un très bon garçon d'économiste." Et voilà l'auteur de Cobden et la ligue déshabillé pour la postérité! Que de traits durs, mais justes, dans ce Bastiat silhouetté par Ernest-Charles! Quelle verve irrespectueuse, mais d'une malice qui porte et qui mord! N'est-ce pas un peu mitrailler un bonhomme, qui est en cire? Notre critique s'acharne même où il suffirait de frôler et de passer. Il s'est si royalement amusé à la besogne, et il fait pirouetter la statue de Bastiat avec une si prestigieuse adresse, que nous n'avons pas le courage de protester. Pourquoi diable ce Landais s'est-il avisé de mettre „Voltaire et Franklin au service de Joseph Prudhomme?"

Je m'arrête, dans les Samedis littéraires, à un article délicieux et, si l'on peut dire, gentiment féroce, sur „la critique catholique", M. Ernest-Charles n'étant pas de ceux qui éteignent leurs convictions hétérodoxes pour devenir la coqueluche des salons où se distribue la notoriété. M. Eugène Gilbert, qui est un lettré délicat, conduit dame Critique au pied des autels, et ses opinions religieuses troublent l'indépendance de son jugement. „Voici un critique, déclare plus crûment M. Ernest-Charles, qui, lisant un roman ou un poème, ou une étude sociologique, se dit tout

d'abord qu'il croit en Dieu et que Dieu est bon. Et cette croyance est le fondement de toute sa critique." Ce fondement n'est pas solide, pour le motif péremptoire que si la question de moralité n'est pas indifférente en art, la question confessionnelle y est déplacée. D'ailleurs bienveillant, M. Eugène Gilbert tempère ses préventions catholiques par sa naturelle aménité. Mais, comme le note M. Ernest-Charles: „Son catholicisme est partout, même où il ne voudrait pas le mettre. Sa critique est l'esclave de sa foi. M. Eugène Gilbert a consacré des études consciencieuses à Edouard Rod, écrivain d'origines protestantes. Il n'hésite pas à commencer l'une d'elles par des facéties sur les pasteurs . . . Les plus notables événements littéraires des années passées sont deux conversions: celle de Brunetière, celle de Paul Bourget. Je ne sais pas ce que valent, aux yeux de Dieu, ces deux conversions entourées de dissertations. Elles valent infiniment aux yeux d'Eugène Gilbert, aimable représentant de Dieu dans la critique." Ces loyales et piquantes réserves sont bien de l'Ernest-Charles, et du meilleur. Comme il aura finement raison encore, lorsqu'il reprochera, non sans une impatience légitime, à M. Gilbert de déplorer dévotement que Mæterlinck ne soit pas éclairé par le „flambeau de la foi"! N'est-ce pas précisément le scepticisme angoissé de Mæterlinck qui soutient toute une partie de son œuvre? Ne taisons pas que si M. Gilbert „ne peut être un esprit libre, il s'efforce d'être un esprit libéral". Et citons ces jolies lignes de son confrère: „Il s'applique de son mieux à aimer la littérature pour elle-même. Toutes les fois qu'il peut, il oublie de se demander si l'auteur a fait ses Pâques. Il cherche à juger l'œuvre littéraire. Il ne la juge pas. Il la lit simplement. Il l'analyse. Il ne la place pas à sa date dans l'histoire de la littérature ou dans l'histoire de l'écrivain. Non, il ne sort pas de l'œuvre elle-même. Il est heureux d'y trouver des qualités sévères ou agréables. Il nous confie le plaisir qu'il y prend, sans nous donner toujours les raisons de son plaisir." La fatale superficialité de la „critique catholique", et en général de la critique à credo, est ainsi démontrée avec une profondeur enjouée et taquine.

M. Ernest-Charles s'est fait comme une spécialité, et on ne l'en louera jamais trop, de dénoncer et de pourfendre les

pornographes qui ont envahi la littérature française. Son chapitre sur „le cas Willy“ est une éloquente et rude satire contre les vendeurs et les souilleurs du temple: „Willy n'occupe pas une situation dans les lettres; mais il y occupe une place. Il occupe surtout une place chez les libraires. Les étrangers qui nous lisent ne distinguent pas très bien la différence entre la littérature et la librairie françaises; ils sont enclins à mesurer la place que Willy occupe dans la littérature à celle qu'il occupe dans la librairie.“ Par une magistrale exploitation de cette „publicité“, qui est la forme la plus insidieuse de la vénalité du journalisme boulevardier, par une non moins supérieure exploitation de l'immoralité, un auteur qui, au demeurant, n'est pas un sot, réussit à obtenir les plus gros tirages et à conquérir la plus bruyante renommée: „Willy consacre plus de temps à lancer un livre qu'à l'écrire. Et il paie constamment de sa personne. Sa personne est, elle aussi, un moyen de publicité. Elle règne dans ses livres, où elle intervient toujours. N'allons pas au delà! Et ses duels sont retentissants! Je crois même qu'une fois Willy s'est battu avec un adversaire, dont on n'a jamais pu découvrir la personnalité. Et Willy écrit des articles sur Mme Willy, et Mme Willy écrit des articles sur Willy, et ils écrivent tous les deux des articles sur Mme Polaire, et Mme Polaire écrit des articles sur tous les deux, ou bien chacun d'eux écrit des articles sur soi-même. Publicité, publicité, publicité!“ Ce n'est pas tout. Les premiers livres de Willy, lestes à souhait, conservaient un air de propreté relative. On les achetait trop peu. Il fallut corser la note. Nous eûmes les Claudines. „Les Claudines, explique Ernest-Charles, sont évidemment des livres malsains, pervers, scabreux, scandaleux. Souvent, un art aimable en pare le libertinage. Souvent, l'auteur s'attarde . . . et il le fait exprès. Il appuie, il insiste. Il veut l'immoralité qui retient lecteurs et lectrices. La série commencée de Minne n'est qu'une réplique industrielle à l'heureuse série terminée des Claudines. On donne à la clientèle un article analogue à l'article qui lui a plu. Une certaine discrétion de ton prouve simplement que l'auteur n'est point un goujat. Et nous le savions bien. Mais il n'est que plus reprochable d'écrire ce qu'il écrit.“ Et l'immoralité elle-même devient un moyen presque exclusif de publicité. Un bibliographe complaisant

annonce ainsi La Môme Picrate: „Willy n'a jamais rien écrit de plus immoral. C'est déplorable. Tout le monde achète ce livre. Ne l'achetez pas!“ Décidément, le „cas Willy“ est bien un mauvais cas, un cas symptomatique par surcroît. Et il n'est pas rassurant pour l'avenir, ni pour la gloire de la littérature française. Aussi bien, M. Ernest-Charles ne cache pas sa tristesse plus que son indignation.

Mais l'atmosphère de Paris, si elle est un stimulant pour les uns, est désastreuse pour beaucoup d'autres. La course à la gloire tente moins que la course à l'argent. On fait de la littérature qui se vend. On se jette sur l'article le mieux payé. Paris exerce une fâcheuse influence à d'autres égards. Il est pour ceux qui l'habitent le nombril du monde. Rien de ce qui s'y passe n'est digne d'un peu de silence. M. Ernest-Charles lui-même ne consacrait-il pas, récemment, tout un numéro de son Censeur politique et littéraire, à la décoration de Mme Marcelle Tinayre? Tout un numéro de revue, trente-six pages, pour un bout de ruban! . . . Je m'écarte de mon sujet, mais j'avais ceci sur le cœur, et il n'est pas inutile que les Suisses expliquent parfois pourquoi ils ne jugent pas nécessaire de ressembler en toutes choses aux Parisiens. J'oublie que le plus élogieux essai de la cinquième série des „Samedis“ a été écrit pour l'un des nôtres, le docteur Tronchin, „qui fut l'honnête homme dans toute sa banalité triomphante, l'homme de bien dans toute sa beauté heureuse“. M. Ernest-Charles a tort peut-être de parler de la „banalité“ triomphante de l'honnêteté; l'honnêteté, ce n'est pas si banal que cela. Ses pages sur Tronchin sont exquises de mesure et de justesse.

Je pourrais m'attacher à d'autres „Samedis littéraires“. J'y renonce. Ce nouveau prince de la critique ne ressemble à aucun de ses devanciers. Il est plus libre, plus téméraire, plus belliqueux, plus casseur de vitres qu'aucun d'entre eux. Sur le fortiter in re, il a greffé le fortiter in modo. Il n'a pas même besoin de crier pour qu'on l'écoute. Sa voix incisive est de celles qu'on entend. Dans une époque de sensibilité émoussée et maladive, il a des nerfs intacts et des muscles. Il frappe, sans souci du qu'en dira-t-on. Et si, quelque jour, l'Académie, qu'il n'a point ménagée,

lui ouvre ses portes, il a trop d'esprit pour être embarrassé d'un compliment qui gardera, sous les fleurs de la rhétorique traditionnelle, son sel et sa pointe.

BERNE. VIRGILE ROSSEL.

□□□

AUCH EIN WORT ZUM „WELTSPRACHE"-PROBLEM.

(Schluss.)

Im Handumdrehen wird also die internationale Hilfssprache nicht zu lernen sein, sei es nun Esperanto oder sonst eine: aber was schadet das! Fällt doch die Notwendigkeit weg, so und so viele andere fremde Sprachen zu lernen! Wirklich? Werden wir zum Beispiel das Französische, Englische, Italienische mit ihren reichen Literaturen dran geben wollen, um nicht ohne Mühe eine Sprache zu erlernen, die uns ein Gespräch übers Wetter und andere alltägliche Dinge erlaubt, die uns praktisch wertvoll sein kann, ohne uns geistig irgend etwas zu bieten, die uns anderseits so vieles vermissen lässt, was wir in den natürlichen Sprachen besitzen? Die Esperantisten zum Beispiel empfinden sehr lebhaft die Dürftigkeit dessen, was sie zu bieten haben; daher doch die Versuche, eine Esperanto-Literatur zu begründen! Man meinte bisher, die fremde Sprache, als erste und unmittelbarste Kulturäusserung, bilde den Schlüssel zum Verständnis, zur Würdigung eines fremden Volkes — und in diesem Sinne hat vor kurzem ein Berufener machtvoll seine Stimme für das Studium einer slavischen Sprache neben einer romanischen und germanischen erhoben[1]) — in Zukunft sollen sich die Völker besser verstehen in einem Idiom, das im Grunde keines weder voll können noch voll verstehen wird!

Doch werden die Esperantisten, die als Typus der „Weltsprache"-Freunde gelten dürfen, in ihrem eigensten Interesse nicht für eine Reduktion des fremdsprachlichen Studiums sein können. Die modernen Fremdsprachen bilden eine nicht zu verachtende Vorschule

[1]) K. Krumbacher, Der Kulturwert des Slawischen und die slawische Philologie in Deutschland. Internationale Wochenschrift vom 29. Febr. 1908.